

Comment je suis devenue cougar avant l'âge

Virginie Fournier

Number 164, Winter 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93784ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, V. (2020). Comment je suis devenue cougar avant l'âge. *Moebius*, (164), 95–104.

Comment je suis devenue cougar avant l'âge

Virginie Fournier

J'aurais préféré ne pas révéler cette histoire.

Elle montre des facettes de moi que je dissimulerais si je ne voulais pas tant écrire. Et écrire est une action impossible si je ne m'y use pas dans ce processus, si je ne *me* risque pas, quitte à augmenter le réel pour débusquer des possibles. Ce risque est à prendre en considération puisque je suis une femme, une femme *aimée* même. Une femme qui, au quotidien, dérobe ses parcelles d'ombre, estompe ses glissements identitaires pour pouvoir prétendre au couple. Une femme qui, en somme, stabilise un état d'âme pour que la communion s'opère. J'aspire à la fusion avec Vincent, au point d'en espérer beaucoup. Je veux dire : je le désire moins libre que moi je peux l'être avec lui. Je voudrais le contraindre de toutes mes forces pour qu'il m'appartienne ; souvent par candide besoin de l'aimer plus que le reste, parfois par peur qu'il se rende compte de mes obsessions et lâchetés.

Anyway, les dés sont truqués : l'histoire une fois racontée divergera forcément de la réalité. Vous ne saurez jamais ce

qui s'est passé exactement tout comme vous ne saurez pas ce qui différencie les détails auxquels j'accorde de l'importance de ceux que j'écarte. Et ce n'est pas comme si c'était fair de mon bord, comme si vous n'alliez pas retirer de ce récit que ce qui vous attire – comme ce titre racoleur et probablement faux. Vous avez ce que vous méritez : rien de plus qu'une maudite narratrice.

J'étais à l'autre bout de la terre. J'étais seule. Un peu parce que je voulais vivre l'aventure du voyage, beaucoup parce que je voulais me revoir, m'incarner sans mes points de repère habituels et définir les limites qui me constituent. Seule, donc. Enfin, pas très longtemps. J'attends que mon téléphone se recharge dans la salle commune de l'auberge de jeunesse quand je suis abordée par un jeune Japonais de retour d'un voyage backpack en Europe. On jase un peu, il m'offre de souper avec une amie et lui. J'accepte.

Bunji a des yeux candides et il m'idéalise d'emblée. Ça flatte mon ego et ça m'ennuie tout à la fois. Rapidement, je le catégorise : encore un gars qui tripe sur la fille blanche en voyage, encore un gars qui s'enorgueillit de passer du temps avec moi, tout simplement parce que je rassemble certains traits injustement célébrés. Bunji ne me voit pas, j'en suis convaincue. Il voit ma blancheur et mes yeux bleus, il constate ma facilité à me mouvoir dans la ville sans avoir peur. J'incarne une image fantasmée, je suis pour lui une véritable aventurière.

Bunji s'exclame à toutes mes remarques, il répète mes blagues pour essayer de se les approprier, pour me prouver que notre connivence est immédiate et naturelle. Il répète : « You are amazing ! » Il m'agace, mais je ne l'arrête pas. Je ne mentionne pas Vincent non plus. Si je ne parle pas de

mon amoureux, c'est parce que Bunji ne me pose pas la question, mais surtout parce que je veux lui cacher que je vois son jeu de séduction. Plus précisément, je ne veux pas qu'il sache que j'y reste insensible. Je laisse Bunji courir ; ça m'amuse de le regarder s'enfarger dans ses compliments.

Je joue l'aveugle qui ne distingue pas les efforts flagrants qu'il déploie pour me convaincre que je suis son âme sœur, car je ne veux pas prendre la responsabilité des désirs que je peux susciter. *Man up, Bunji*. Moi, je me dédouane. Ce voyage m'appartient. Dans ma réflexion que je veux féministe, je ne peux pas m'empêcher de me dire que si les genres étaient inversés, si j'étais un homme et lui une femme, je n'aurais pas à prendre le temps d'expliquer que je ne suis pas intéressée, je pourrais le démontrer avec une attitude cordiale mais distante, ce serait mon intérêt qui changerait la donne. En plus, que je me dis, je n'ai pas envie que ma disponibilité sexuelle ne découle que de ma situation conjugale : si j'étais célibataire, il n'y aurait pas plus de chances que ça se passe. Je suis persuadée que mon inaction sera garante de ma fidélité.

À mes yeux, je n'ai rien à perdre et je ne fais rien de mal. J'ai seulement envie de me lier avec ce nouveau lieu, avec les gens qui y vivent. Lors de cette première soirée, Bunji me sert de guide en m'expliquant le menu au restaurant et quelques habitudes culturelles. Il est somme toute gentil, il a des attentions semblables envers son amie (une Allemande de passage dans la ville) et même si sa manière de me regarder me hérisse par moments, je peux admettre que la soirée reste agréable. Petit malaise au retour à l'auberge : je me rends compte que son lit est dans le même dortoir que le mien. Après Osaka, je vais systématiquement réserver des lits dans des chambres non mixtes. En l'apprenant, il me demandera pourquoi avec un air estomaqué, et je n'oserai pas lui dire que je regrette un peu notre rencontre.

En sortant du restaurant, Bunji propose de prendre une bière dans les parages, invitation que son amie décline, mais que moi j'accepte. Nous partons donc tous les deux dans les ruelles d'Osaka et atterrissons dans un minuscule bar extérieur. C'est une très belle nuit, je trinque au saké avec des habitué·e·s, je goûte des spécialités grillées et Bunji me rend service en traduisant quelques informations sur ma personne : Canadienne ; oui, je viens d'arriver ; oui, je suis là pour plusieurs jours, je vais avoir le temps de visiter et d'apprendre à connaître le Japon ; j'ai étudié la littérature, je suis libraire, j'ai trente et un ans... En répétant cette dernière information, Bunji s'étouffe dans son verre et tourne vers moi des yeux déconcertés. Il ne veut pas me dire son âge, qu'il ne me révélera que plusieurs semaines plus tard, sous d'incroyables menaces, quand je serai de retour chez moi. À vingt-quatre ans, il a honte de ne pas être mon aîné. Il m'avait affublée d'une aura de petite fleur fragile à protéger pour mieux la cueillir. À partir de ce moment-là, il décuplera les efforts pour paraître plus grown up que moi, sans pour autant cesser de me mitrailler de flatteries.

Le lendemain, il m'invite à aller visiter le château d'Osaka en sa compagnie. Difficile de déterminer si j'ai vraiment envie de passer cette journée avec lui. J'accepte, à moitié parce que je serais mal à l'aise de refuser, à moitié pour voir ce qui peut bien arriver. En vrai, je soupçonne mon besoin d'attention d'avoir été titillé par l'avalanche de ses compliments outrageusement quêtaines. Nous partons à pied dans la ville. Je me repère mieux que lui, mais il tient à vérifier régulièrement notre itinéraire sur son cellulaire.

Bunji a la démarche inégale d'un adolescent traîné par sa mère au centre d'achats. Il porte de drôles de vêtements, des pantalons carreautes et un polar d'une couleur difficile

à définir. Plus tard, malgré la chaleur et même s'il porte un t-shirt en dessous, il sera embarrassé de l'enlever.

Je lui pose des questions sur ses voyages, il me répond toujours en précisant que l'activité était gratuite, que grosso modo rien ne lui a coûté cher, et il semble très fier de ses capacités à ne rien dépenser. Bunji s'extasie sur la nourriture des kombinis, et son seul critère est leur bas prix. Il opte toujours pour des aliments quasiment périmés, tristement disposés dans une allée près des caisses. Pendant ce temps, Vincent m'envoie des adresses de restaurants gastronomiques où je n'envisagerais jamais de mettre les pieds. Je m'amuse du contraste entre les deux hommes. J'ai l'impression que ni l'un ni l'autre ne comprend ce que j'ai envie de manger.

Ce jour-là, je signale pour la première fois ma relation stable et sérieuse avec un homme que j'admire. Bunji semble surpris, mais il ne change rien à sa manière d'être avec moi. Je suis soudain plus encline à montrer que je ne suis pas libre, car je commence à véritablement ressentir le besoin de me distancier de lui. Je regrette d'avoir accepté son invitation.

Devant Bunji, j'appelle l'amoureux, prétextant le bris de l'appareil photo qu'il m'a offert. Bunji s'éloigne pour me laisser faire mon appel, mais me prend en photo avec son cellulaire lorsque je reviens vers lui. Il dit que j'ai l'air d'un mannequin. Je ris pour cacher mon malaise et je le contredis. Je commence à en avoir un peu marre. Le reste de l'après-midi s'écoule lentement, nous marchons ensemble vers un quartier plutôt éloigné parce que Bunji ne veut pas payer le métro. Je ne saisis pas cette occasion pour poursuivre le trajet seule. Je me sens de plus en plus assommée par ses paroles et j'ai l'impression que je n'arriverai jamais à lui faire comprendre que je ne suis *pas* une personne extraordinaire. J'ai envie de crier *je suis plus qu'une image*.

Le lendemain, pour fuir Bunji, je décide d'aller visiter un musée dont l'entrée est payante. Il ne comprend pas quand j'hésite avant de répondre à l'invitation qu'il me lance. Je finis par accepter que l'on se retrouve plus tard avec ses amis. La soirée se déroule bien, mais je sens qu'ils devinent l'intérêt de Bunji à mon égard, qu'ils remarquent ses attentions, ses rires appuyés dès que je fais de l'humour. J'ai aussi l'impression qu'ils savent que je n'ai pas fait d'efforts pour freiner son désir, que je l'ai même un peu entretenu. Dans un autre contexte, je ne me préoccuperais pas de leur opinion, mais ici, ces suppositions prennent de l'importance. Je me sens sale dans leurs regards. Quand vient le temps pour Bunji de prendre le bus qui le ramène chez lui (une ville côtière éloignée), nous échangeons une étreinte malaisante. Je lui souhaite bonne chance pour le futur. Bunji continue par la suite de m'écrire régulièrement et like systématiquement tout ce que je publie sur les réseaux sociaux.

Moi, je pars à Naoshima, puis à Kyoto. Avec le décalage horaire, il devient difficile de maintenir le contact avec Vincent. Les courriels ne sont pas envisageables de son côté. Je me sens graduellement me transformer, j'ai l'impression de devenir quelqu'une d'autre sans que ça l'intéresse, et même, sans qu'il s'en doute. Je voudrais lui parler de mon ébranlement identitaire, lui envoyer des lettres interminables sur le sujet, partager avec lui tout ce qui glisse en moi. Je me découvre une capacité à lui communiquer des aspects importants de ma personnalité que le voyage fait ressurgir en force, et que je ne lui avais que brièvement exposés jusque-là. Il ne semble toutefois pas chercher à comprendre ces enjeux dans leur complexité. Je suis profondément choquée par le manque de curiosité de Vincent. Est-ce que je ne suis pas une personne fascinante ? Ma vision du monde, ma manière

de raconter ne devraient-elles pas le pousser à boire mes paroles, à attendre mes récits, à guetter mes courriels? Je voudrais provoquer de telles réactions chez lui, mais je ne sais pas de quel exotisme me parer pour y parvenir si me rendre au bout de la terre ne lui suffit pas.

Je boude. Je lui en veux, à mon amoureux, de ne pas être plus dépendant, de ne pas avoir besoin de moi comme je le souhaiterais, de ne jamais déborder de ce qu'il veut bien me concéder, d'être si économe de son attention. Je connais mon orgueil. Je veux contrôler son désir, je veux Vincent soumis et incapable d'endurer mon absence, je veux lui inspirer une parcelle de ce que j'inflige de manière si intense à Bunji. Au fond, j'ai peur d'être en train de découvrir que je suis, en fait, la Bunji de notre couple. Est-ce qu'il ne m'arrive pas, à moi aussi, de sautiller lamentablement pour attirer son attention? De rire plus fort, de forcer des sourires en caressant son avant-bras pour lui confirmer son importance? C'est vrai, je suis une source fiable de care pour lui. J'anticipe facilement ses besoins et ses envies. Je tire souvent la couverture pour l'attirer vers moi, je fais tout en mon pouvoir pour capter son attention.

Je parle chaque jour à Bunji alors que s'espacent mes conversations avec Vincent. Nos échanges deviennent presque télégraphiques, ce qui m'ennuie profondément. Le contacter devient presque une corvée. Peu à peu, je me rabats sur Bunji, j'oublie tout ce qui m'énervait chez lui. J'alterne les textos entre Vincent et lui, je copie et colle le même message, compare le contenu et la vitesse de leurs réponses. Bunji s'ouvre un peu plus à moi, nous n'avons rien en commun ou presque, mais je suis devenue accro à son attention immédiate, à sa quasi constante disponibilité, à l'inverse de mon amoureux qui a une vie pleine et active

en mon absence. Que Vincent puisse gérer notre relation de manière aussi saine et adéquate – pour lui – m’angoisse profondément. Je me jette sur le dévouement infailible de Bunji, sur son admiration sans bornes. Bunji qui croit paraître viril et m’impressionner quand ses moves de séduction suintent plutôt l’inexpérience. J’endosse cette objectification, même si dans ce cas-ci je dévalue celui qui me regarde, parce que je le sens sous mon contrôle et que j’aime le manipuler. Je me mets à bouillonner de désirs pour le corps de brindille de Bunji tout en sachant que ces fantasmes ne sont qu’une manière de reprendre possession d’une part de moi-même que j’ai délaissée pour l’amour de Vincent, de combler un vide causé par mes insatisfactions dans notre couple. Étrangement, le fait de me tourner vers Bunji dans ces moments critiques éponge mes débordements et m’évite d’affronter mon chum, de lui lancer au visage les vérités que j’ai découvertes en moi. Je flotte dans un entre-deux qui me permet de rester hors de portée des deux hommes, de contrôler un peu mieux nos échanges grâce à la distance. Les choses en sont à peu près là quand je reviens à Montréal et que je retrouve Vincent.

J’accompagne Vincent à un événement mondain, un événement où il réseaute. Sa carrière est en plein essor. Je l’encourage du mieux que je peux, je me suis faite belle pour l’occasion, *je suis une belle blonde*, je me tiens bien droite sur mes talons hauts, pendant qu’il voltige d’une connaissance à l’autre. Je le soutiens dans cette soirée qui, autrement, m’horripile. Je m’en veux de dépenser pour frayer avec ces gens, je me camoufle du mieux que je peux près du bar. Il est tard, je commande une nouvelle pinte pour me donner une contenance. Je l’ai à peine entamée que Vincent décide

qu'il est temps de partir. Ça me déçoit de ne pas avoir été consultée pour cette décision, même si ce n'est pas très grave puisque je n'ai pas particulièrement envie de rester. Vincent sourit, brillant d'insouciance, et glisse le verre encore plein de bière dans la poche de son manteau. Nous sortons. Je me moque un peu de lui, je le traite de bum en le suivant lentement. Ma démarche est laborieuse. Mes souliers me font mal. Je reprends ma bière et continue de la boire. Nous approchons bientôt de chez moi et empruntons des petites rues ravagées par d'importants travaux. Je reçois des textos de Bunji qui me demande comment se déroulent mes aventures. Il écrit penser à moi. Je lui réponds avec un selfie que je prends rapidement sans que Vincent s'en rende compte. Il m'attend plus loin et me presse de le rejoindre. Je crie à mon tour, mon ton est dramatique : « J'avance au rythme qui me convient. Je me suis mise belle pour toi, et ça me fait mal. »

Vincent se radoucit et revient vers moi. Il est content de sa soirée, satisfait de me voir le suivre. Son pas est joyeux, il a l'air tannant. Il m'enserme dans ses bras avec sa béatitude de gars chaud : « T'es belle comme la nuit. » Je me surprends à me dire *tiens, lui aussi est coupable d'outrage québécois*. Vincent décide de nous prendre en photo. Nous posons en amoureux avec pour cadre les lumières lointaines du centre-ville. J'ai peut-être l'air qu'il attend de moi sur l'image, une expression qui ne laisse rien transparaître de ma fragilité, mais je me demande comment il peut ne pas sentir ma brisure interne. *Il me regarde en pensant qu'il me voit, il ne me découvre plus*. Nous recommençons à marcher. Après quelques pas, je lance mon verre contre le trottoir, où il éclate bruyamment. Des éclaboussures de bière coulent sur mon visage. La spontanéité de ma violence surprend Vincent,

mais me fait un bien immense. Je constate les dégâts, des enfants risquent de se couper demain matin, mais j'éprouve une étrange fierté quand même. Je crois que ça en a valu la peine, car je me sens réintégrer quelque chose. Vincent et moi ferons l'amour avec beaucoup de tendresse cette nuit-là. Je ne lui expliquerai rien de mon geste libérateur.

Les échanges avec Bunji vont en s'estompant, mon désintérêt s'accroît. Je suis pas mal certaine que ça l'a blessé. Les choses n'ont pas beaucoup changé avec Vincent, j'ai peu à peu perdu l'envie de partager les franges les plus vraies de mon identité. Je continue de l'admirer dans son ombre, confortable, tout en restant démangée par de nouvelles facettes de mon désir. Je regarde souvent les hommes plus jeunes autour de moi, leurs mollets graciles, j'admire leur fragilité, leur capacité à se briser facilement. Je m'en inspire pour écrire des nouvelles érotiques que je conserve dans un dossier bien caché dans mon ordinateur. Dans mes histoires, mes personnages sont soumis à ma subjectivité totalisante où ils étouffent, car je me donne, dans l'écriture, le pouvoir de dominer sur tous les plans.

Sauf que rien de tel ne va m'arriver dans la réalité. Ou plutôt, vous ne le saurez jamais.

Je n'ai pas tout écrit.